

Ces hommes frappés de disparition

Tout sur ma mère de Pedro Almodovar

André Lavoie

Volume 18, Number 2, Fall–Winter 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2131ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, A. (1999). Review of [Ces hommes frappés de disparition / *Tout sur ma mère* de Pedro Almodovar]. *Ciné-Bulles*, 18(2), 40–41.

Ces hommes frappés de disparition

PAR ANDRÉ LAVOIE

Le virage était amorcé depuis quelques années et nombreux furent ceux qui l'ont pris à contrecœur, se sentant délaissés par un cinéaste qui multipliait les extravagances et faisait voler en éclats bien des tabous sexuels. Terminés, les transsexuelles hystériques, les femmes au bord de la crise de nerfs et les adonis le plus souvent en costume d'Adam? Ne demandez pas à Pedro Almodovar d'abandonner complètement son style outrancier et une palette de couleurs où dominant le rouge passion et le rose bonbon... Mais entre la démesure de **Matador** (1986) ou de **la Loi du désir** (1986) et la sobriété de **Talons aiguilles** (1991), il y a un océan qui pour plusieurs est vite apparu infranchissable.

Changement de ton, certainement, puisque le mélodrame (quelques critiques parlent même d'«Almodrama») semble avoir supplanté la comédie de mœurs; l'émotion a fait place au rire et la sensibilité a pris le pas sur la provocation. Ce ne sont là que quelques marques d'un auteur affichant une maturité pas tout à fait nouvelle mais ne dédaignant pas conserver une superficialité de bon aloi, celle qui avait cours à la belle époque de la Movida, un mouvement artistique flamboyant dans un Madrid enfin libéré du joug d'un général despotique et d'une Église catholique complice de la dictature. Même si ses histoires affichent maintenant un ton plus grave, une légèreté évidente demeure, le tout baigné de folies réjouissantes, tels ces appartements meublés «d'inspiration Canal 10», comme dans un épisode des **Berger...**

On l'a dit, répété, et Almodovar lui-même le claironne sur toutes les tribunes: **Tout sur ma mère**, avant d'être un puissant mélodrame, une œuvre aux rebondissements multiples et aux enchevêtrements complexes d'intrigues et de références littéraires (Truman Capote, Tennessee Williams, Federico García Lorca) et cinématographiques (**All About Eve** de Joseph Mankiewicz où domine la figure de Bette Davis, à la fois comme icône de la culture gaie et star entre toutes les stars), se présente comme un vibrant hommage aux femmes. Les mères, les actrices et même les paumées, toutes ont

droit à une fleur et au tapis rouge, question de célébrer leur force, leur courage et leur dignité devant les hasards douloureux du destin. Et ici, il n'y en a que pour elles puisque les hommes sont soit émasculés, soit déguisés... Ou s'ils sont le moins virils, tout semble se passer entre leurs deux jambes plutôt qu'entre leurs deux oreilles... Jusqu'au père sénile qui ne sait plus reconnaître sa fille.

Les femmes, elles, ont du panache et de l'énergie à revendre pour affronter la mort d'un enfant, rechercher l'être aimé, combattre les préjugés et encaisser les coups de poing. À ce chapitre, Manuela (Cecilia Roth) est exemplaire. Elle croit d'abord ne jamais se remettre de la mort de son fils Esteban (Eloy Azorin), tué par un chauffard alors qu'il pourchassait la comédienne Huma Rojo (Marisa Paredes) pour un simple autographe. Il avait émis le souhait de connaître son père, bien que Manuela ait préféré toute sa vie l'oublier et surtout, taire la vérité sur cet homme irresponsable à l'identité sexuelle ambiguë. De retour à Barcelone après 20 ans de silence, voilà la mère éplorée à la recherche de cet être au sexe indéterminé, mais sa quête prendra une autre tournure, distraite par des rencontres de fortune et la volonté de changer les choses. C'est ainsi qu'elle retrouvera Huma, triomphante, comme à Madrid, sur les planches d'**Un Tramway nommé désir**, ainsi qu'Agrado (Antonia San Juan), une transsexuelle qui fréquente les bas-fonds de Barcelone et prend son rôle très au sérieux. À l'époque, celle-ci était amie de Manuela et du père d'Esteban, devenu depuis longtemps Lola (Toni Canto). C'est elle (ou lui) que Manuela recherche, aidée par Agrado ainsi que Soeur Rosa (Penelope Cruz), qui, à la suite d'un «cadeau» de Lola, est à la fois enceinte et séropositive.

Le mélodrame n'a pas toujours bonne presse et se prête facilement aux pires excès, le tout souvent enveloppé d'une musique de circonstance qui appuie plutôt que de servir un récit surchargé de rebondissements et de tragédies. Dans **Tout sur ma mère**, Almodovar ne recule

Tout sur ma mère



Cecilia Roth (Manuela) et Antonia San Juan (Agrado) dans *Tout sur ma mère* de Pedro Almodovar

devant rien pour nous étonner, nous émouvoir et surtout, bousculer nos idées préconçues sur l'identité sexuelle, sur ce qu'est un homme, une femme, un père, une mère. Dans l'univers du cinéaste, les étiquettes volent en éclats, les certitudes se fissurent lorsqu'apparaît la moindre robe ou le plus petit talon haut: une femme n'en cache pas nécessairement une autre...

Mais c'est, plus que jamais, de femmes dont il est question ici, d'abord défendues par plusieurs actrices exceptionnelles, une distribution dominée par Marisa Paredes en diva de la scène théâtrale espagnole, suivie de près par Cecilia Roth, qui effectue un retour triomphal dans le cinéma d'Almodovar et n'avait pas travaillé avec lui depuis *le Labyrinthe des passions* (1982). Ce formidable chœur d'actrices, où l'on retrouve également la jeune Penelope Cruz — qui semble en bonne voie de devenir la nouvelle star du cinéma espagnol — n'est sans doute pas étranger à l'immense succès que remporte le film un peu partout dans le monde.

Couleurs extravagantes, direction artistique méticuleuse qui, avec un soin exceptionnel, transforme le plus banal des appartements en photo glacée de magazine de décoration d'une autre époque, les décors de *Tout sur ma mère* sont en constante opposition avec les émotions des personnages et les drames qui les secouent. Un environnement parfois chaleureux, souvent flamboyant, rarement loin du clinquant et du tape-à-l'œil, enrobe les personnages d'élégante manière.

À la flamboyance des décors, à la façon particulièrement efficace d'enfiler les scènes avec une rapidité étonnante (Manuela aménage son appartement barcelonais sans trop d'efforts, une ellipse parmi d'autres où Almodovar ne laisse pas trop de temps au temps), le cinéaste réussit à installer un climat presque magique, où la solidarité humaine, bien plus que simplement «féminine», triomphe. Ce qui ne signifie pas que se déploie sous nos yeux une galerie de saintes, bien au contraire: Huma et sa partenaire-amante Nina (Candela Pena) ont de sérieux problèmes avec la drogue, Rosa affiche une foi vacillante et Agrado, si elle se met souvent à genoux, ce n'est certes pas pour prier... Au-delà de la virtuosité de sa mise en scène et du caractère bouillonnant de ses personnages, Almodovar affiche donc une véritable compassion pour les «multiploqués» qui traversent son univers. Plus qu'un plaidoyer pour la tolérance, il semble vouloir proposer un amour inconditionnel des autres comme antidote à la détresse et à la solitude.

Ils étaient nombreux et meurtris tous ceux qui, à Cannes, auraient bien aimé que le cinéaste espagnol, pour une première présence en compétition officielle, remporte la Palme d'or. À défaut des plus hautes distinctions (le jury lui a tout de même octroyé le Prix de la mise en scène et reçu également le Prix œcuménique), il a su prouver, aux plus superstitieux surtout, que le chiffre 13 peut porter chance, puisqu'il a signé, avec *Tout sur ma mère*, un 13^e film admirable. Souvent qualifié de cabotin génial, il est tout simplement devenu un grand cinéaste sur qui il faut désormais compter. ■

Tout sur ma mère

35 mm / coul. / 101 min / 1999 / fict. / Espagne-France

Réal. et scén.: Pedro Almodovar
Image: Alfonso Beato
Son: Miguel Regas
Mus.: Alberto Iglesias
Mont.: Pepe Salcedo
Prod.: Claude Berri et Agustin Almodovar
Dist.: Films Lions Gate
Int.: Cecilia Roth, Marisa Paredes, Candela Pena, Antonia San Juan, Penelope Cruz, Rosa Maria Sarda, Toni Canto, Eloy Azorin